

# ***Fin du travail, fin de la vie ? Essence et sens de la retraite.***

Colloque CRTD / CNAM-INETOP Paris / 21-23 novembre 2019

*Travailler, s'orienter. Quel(s) sens de vie ?*

## **INTRODUCTION : SENS ET FINITUDE A L'HEURE DE LA RETRAITE**

**(Christian HESLON)**

*MCF en psychologie des âges de la vie (UCO, Angers, France)*

*Équipe « INETOP-Psychologie de l'orientation » (CRTD, EA 4132, Paris, France)*

*Réseau UNESCO Lifelong Guidance and Counselling for decent work (Wroclaw, Pologne & Lausanne, Suisse)*

*CIRAD (Centre International de Recherche pour l'Aide au Développement) – FIUC Paris (135 universités, 5 continents)*

*Je ne peins pas l'être. Je peins le passage :  
non un passage d'âge en autre, ou, comme dit le peuple,  
de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute (...).  
Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essayerais pas, je me résoudrais ;  
elle est toujours en apprentissage et en épreuve.*

Montaigne, *Essais, Livre III, Chapitre 2* (1588).

## **INTRODUCTION**

C'est pour deux raisons que j'ai choisi d'introduire ce symposium sous l'égide de ce célèbre passage des *Essais* de Montaigne. La première raison est que ces mots, vieux de 400 ans, éclairent encore notre actualité faite de passages non pas nets ou mesurés, mais fluides et incessants. Ainsi, parler d'âge de la retraite, c'est comme vouloir couper avec des ciseaux la flamme du feu de bois ou le fil de l'eau qui coule de la fontaine. La seconde raison, c'est que Montaigne constitue une sorte de prototype du retraité d'aujourd'hui. Il se retire en effet de la *vita activa* au profit de la *vita contemplativa* à l'âge de 38 ans. Il interrompra cette retraite pour devenir maire de Bordeaux entre 48 et 52 ans, avant de mourir à l'âge de 59 ans. Une longue retraite finalement, de 20 ans, soit un tiers de sa vie. Soit aussi la moyenne actuelle des durées de retraite en France, qui est également de 20 ans mais ne représente désormais qu'un quart de nos espérances de vie à la naissance...

C'est pourquoi le titre de ce *symposium* portant sur l'âge de la retraite interroge d'emblée les relations entre « fin du travail » et « fin de la vie ». Certes, plus de 45 ans se sont écoulés depuis qu'Anne-Marie Guillemard publia *La retraite : une mort sociale*. Et les choses ont totalement changé depuis. En effet, à l'époque, en 1972, la retraite à 65 ans laissait au mieux 10 à 15 ans d'espérance de vie, alors qu'aujourd'hui la retraite, vers 62 ans, laisse souvent le double d'années de vie encore à venir, sans compter les nombreuses cessations d'activité professionnelle de fait, dès 55 ou 58 ans. Certes, l'espérance de vie avec incapacité a-t-elle entretemps augmenté légèrement plus vite que l'espérance de vie totale, exposant de plus en plus d'entre nous au risque de finir ses jours avec une dépendance ou une situation de handicap durant un, deux ou trois ans, selon le degré de pessimisme ou d'optimisme des statistiques prises en compte. Il n'empêche. Si la retraite aujourd'hui signifie la fin du travail en tant qu'activité source de rémunération, elle se trouve désormais de plus en plus éloignée des perspectives de fin de vie. Et pourtant, l'heure de la retraite n'en persiste pas moins à sonner le glas sinon de la vie, du moins d'un temps de la vie adulte au cours duquel chacun s'éprouve comme actif, reconnu, responsable et autonome. Chacun de ces termes mériterait son analyse critique, sur lesquelles nous reviendrons au fur et à mesure de cette matinée. D'autant qu'une grande nouveauté s'est produite au cours des dernières décennies. Cette nouveauté résulte du fait que les retraités sont devenus, pour beaucoup, très actifs, voire hyperactifs, dans de nombreux domaines : bénévolat associatif caritatif, culturel ou sportif ; assemblées d'élus ; conseils d'administration ; porteurs d'initiatives locales ; réseaux d'entraide ; activités hédoniques de loisirs (voyages, chemins de Compostelle) ou multiples activités eudémoniques (généalogie, développement personnel, médiation, créativité, sport). Il n'en reste pas moins que la retraite demeure l'ultime étape de la vie qui, aussi longue et occupée soit-elle, se conclura par la mort. Et connaîtra souvent son heure de « mort sociale », non plus à 60 ou 65 ans, mais vers 85 ou 90 ans. Il n'est dès lors pas impossible que l'hyperactivité de maints retraités comporte aussi sa part d'angoisse existentielle et de peur du vide.

C'est pourquoi le sous-titre de ce *symposium* croise l'essence (en un mot) et les sens (en deux mots) de la retraite. Quels sens (au pluriel) prend-elle, rapportée à la vie professionnelle qu'elle clôt et au dernier temps de la vie qu'elle ouvre ? Mais aussi quels sens (toujours au

pluriel) donne-t-elle, rétrospectivement, à l'existence qui l'a précédée et prospectivement, à la suite qui s'annonce ? C'est ici qu'apparaît la notion d'essence, en un seul mot. Car les sens donnés, ou pris, par la retraite en ce moment-charnière de l'existence renvoient à la dialectique entre « essence » et « existence ». On le sait, l'existentialisme veut que l'existence des sujets humains précède l'essence, au contraire de l'essentialisme applicable, selon Sartre, aux seuls objets : « *L'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et [...] se définit après [...] L'homme n'est rien, il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi il n'y a pas de nature, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir.* ». C'est en ce sens que la retraite constitue, sinon l'occasion de se révéler à soi-même, du moins l'une des rares opportunités de se rencontrer tel que l'on s'est fait, pendant sa carrière de travail et donc, également, au travers de sa vie amoureuse, conjugale et familiale. La ponctuation que la retraite opère dans le cours d'une existence en fait alors rejaillir les sens (en deux mots) et l'essence (en un mot), puisqu'elle confronte chacun à ce qui, pour lui, est « essentiel ». Ai-je habité ma vie ? Puis-je encore le faire ? Voilà les deux questions qui s'imposent à l'apprenti-retraité.

Je les traiterai en trois points, avant de passer la parole à nos intervenants : sens et finitude d'abord, fin de la retraite ensuite, boucler sa vie, enfin.

## **1/ SENS ET FINITUDE**

À la fin d'un amour, devant la fin de vie d'un être cher ou lors de la fin d'une période professionnelle ou familiale, chacun a pu éprouver les liens étroits qui unissent sens et finitude. Surgissent alors spontanément toute une série de questions sur le sens à conférer à cette période qui s'achève, durant laquelle les choses semblèrent « aller de soi ». C'est d'ailleurs lorsque les choses cessent d'aller de soi qu'apparaissent les premières questions relatives au sens de ce que nous vivons ou faisons. La fin du travail de la « première retraite », et l'approche de la fin de la vie lors de la « seconde retraite », n'empêchent certes pas renaissances et rajeunissements : nouvelles activités pourvoyeuses de sens ; retour d'amours anciennes, à l'instar des vocations de jeunesse autrefois réfrénées ; reconquête du temps choisi, consacré à des réalisations désormais porteuses de sens. Mais ces renaissances elles-

mêmes relèvent de la finitude, soit qu'elles la conjurent, soit qu'elles visent un accomplissement face à l'approche du terme.

Françoise Dastur, dans un article intitulé *La question philosophique de la finitude* publié par les *Cahiers de Gestalt-thérapie* en 2009, précise à ce propos (je la cite) : « Jean-Paul Sartre considère (...) que la finitude est une conséquence de la liberté. Il n'y a pas, selon lui, de lien direct entre la mortalité de l'homme et sa finitude. Il voit en effet dans la mort un « scandale », une « absurdité », un fait radicalement contingent qui ne concerne en rien l'existence en elle-même, car, explique-t-il, « la mort n'est jamais ce qui donne son sens à la vie, c'est au contraire ce qui lui ôte par principe toute signification » (L'être et le néant, p. 584). Il en va tout autrement de la finitude, qui est une structure qui détermine de manière interne l'existence. Car ce qui la constitue, c'est le choix que fait l'existant de travailler à la réalisation d'une possibilité à l'exclusion de toutes les autres. Pour Sartre, dès qu'il y a existence, il y a choix, et dès qu'il y a choix, il y a finitude, de sorte que « la réalité humaine demeurerait finie, même si elle était immortelle, parce qu'elle se fait finie en se choisissant humaine » (Ibid., p. 591).

Ceci amène à distinguer finitude et mort. Plus exactement, finitude de l'être humain et finitude du corps, laissant entière la question de l'immortalité de l'âme ou de l'esprit qui fait toujours débat depuis 2500 ans de philosophie occidentale, entre Hegel, Heidegger, Freud ou Sartre d'un côté, Platon, Spinoza, Descartes ou Kant de l'autre.

Or, ce qui caractérise la retraite, c'est la fin d'une période de vie qui ouvre sur une nouvelle période, qui sera aussi la dernière dont on puisse être sûr. Double finitude en quelque sorte, dont la première, présente, annonce la suivante, à venir. Les liens entre « fins » et « sens » sont alors de deux ordres :

- si la « fin » signifie la finalité, comme dans l'expression « la fin justifie les moyens », cette fin désigne en elle-même une orientation prise ou un but recherché, c'est-à-dire un sens directionnel poursuivi ou, pourrait-on dire, un « sens prospectif » vers lequel se tournent nos efforts, nos stratégies ou nos espérances. La retraite est ici posée comme un but à atteindre ;
- mais si la « fin » désigne un terme ou un arrêt, alors elle renvoie à un autre sens, récapitulatif cette fois, autrement dit un « sens de signification rétrospective ». Outre que l'on retrouve ici

la tension entre les deux horizons prospectif et rétrospectif d'Husserl, notamment prolongés en psychologie par Mario Berta avec sa « clinique de l'anticipation » et par Bernice Neugarten avec son *Self-calendar*, on retrouve également là les deux polarités de la retraite :

à la fois une direction vers laquelle on tend avec plus ou moins d'impatience ou d'inquiétude, mais aussi une terminaison plus ou moins aboutie que l'on redoute ou espère selon sa trajectoire, son parcours, son itinéraire et son cheminement. Ligne de crête entre le sens que ma vie passée donne à la future et celui que la nouvelle phase qui s'amorce prend au regard de la précédente. Ligne de crête entre l'avant et l'après, qui est aussi celle de nos dates anniversaires ou du retour du cycle des saisons, à l'instar de la figure bifide de Janus, d'où provient le nom du premier mois de l'année, janvier.

Comme nous le verrons tout au long de ce symposium, la retraite hésite entre ces deux pôles : celui de la fin de carrière professionnelle en point d'accomplissement ou non ; celui de l'accomplissement, enfin, de ce qui n'est pas encore advenu, ou de la rupture d'avec un pan entier de son existence.

C'est en tout cas au moment où quelque chose s'achève qu'on en « récupère » le sens, qu'on le reconstruit comme le veut la théorie freudienne de l'« après-coup » ou qu'on l'extrait de ce qui s'est passé, comme le suggère Irvin Yalom dans *Comment je suis devenu moi-même*. Ce « soi-même » préexistant est cependant loin de satisfaire à toutes les rigueurs ontologiques, comme vient de le rappeler Claude Romano dans *Être soi-même*. Interrogeant notre actuelle soif d'authenticité, Romano préfère au sujet et au Moi l'« ipséité » ricœurienne, cette manière d'articuler l'altérité et l'identité. Car devenir retraité, c'est laisser surgir en soi un autre soi-même à apprivoiser : ce « retraité » que je deviens et qui m'est pourtant étranger...

## **2/ VERS LA FIN DE LA RETRAITE ?**

Cette étrangeté, cette altérité en soi, soumet le retraité à la double question de l'essence de son existence passée et du nouveau sens à donner à sa vie future. Or, tout ce que vont nous dire les autres contributeurs de ce symposium, c'est que nous assistons, finalement, à la fin de la retraite comme rupture et à sa progressive transformation en transition, c'est-à-dire à

la substitution de la discontinuité qu'elle opère par une continuité à retrouver. Ce constat est limpide dès le titre de la présentation de Laurence Ruiu-Renard : le « rôle du sens dans la transition emploi-retraite ». Il est sous-jacent à l'exposé d'Émilie Lessard, qui explore le progressif remaniement identitaire qui se joue lors du passage à la retraite. Ce constat est explicite dans la recherche d'Aline Chamahian, sur les retours à l'emploi de salariés québécois. Il est enfin jaillissant chez Jacques Limoges, pour qui la retraite constitue un « quatrième-tiers de carrière », soit un excédent à inclure !

Si nous assistons bien à la fin de la retraite en tant que rupture au profit d'une retraite transitionnelle, un rappel et deux remarques sont nécessaires. Le rappel est celui de l'étymologie du mot « transition » : *transire*, qui veut dire « mourir ». Quant aux deux remarques, la première concerne le peu de travaux sur cette étape de la vie et les fausses directions qu'ils nous font prendre. En effet, à part dans les années 1970 Anne-Marie Guillemard déjà citée et Robert Atchley avec sa *Sociology of Retirement*, puis Vincent Caradec avec *Le couple à l'heure de la retraite* en 1996, Nancy Schlossberg avec *Retire smart, retire happy* en 2004 et, plus récemment, *La retraite, une nouvelle vie* d'Anasthasia Blanché ou *L'année du Phénix* de Danièle Laufer, bien peu de publications visibles concernent notre sujet, et très peu sous l'angle de la finitude comme occasion de sens. Or, environ 16 millions de français perçoivent aujourd'hui une pension de retraite, soit près de 24% de la population, à comparer aux 22% de moins de 18 ans qui concentrent l'essentiel des publications en psychologie...

La seconde remarque est plus fondamentale encore. Si 68% des plus de 65 ans de par le Monde perçoivent une pension vieillesse ou de retraite, ils ne représentent que 8,5% de la population mondiale <https://www.populationpyramid.net/fr/monde/2016/>. Ce qui signifie que la retraite concerne au mieux 1 être humain sur 20, et que, parmi tous ceux qui naissent, guère plus d'un tiers y parviendra un jour... Ainsi, au prisme mondial, la retraite est-elle encore une rareté.

Simultanément, une nouvelle et toute autre tendance s'amorce dans les pays où la longévité s'allonge en même temps qu'y diminue le taux de natalité : celui de l'intrication tout au long de la vie de périodes d'activités, de formation et de répit. Activités qui sont un réel travail mais

pas un emploi : le travail de l'étudiant, celui de mère ou père de famille, le travail du chercheur d'emploi, celui de l'élue indemnisé ou non, le travail de bénévole associatif, de grand-parent ou encore d'aidant familial etc. De même la formation s'étend-elle tout au long de la vie, même si elle demeure majoritairement concentrée aux débuts de la vie, sous l'égide de la formation initiale à l'allongement exponentiel qui ne saurait se poursuivre à ce rythme. Enfin, les périodes de répit, choisies ou subies, alternent elles aussi tout au long de la vie : années de césure, congés sabbatiques ou d'éducation, périodes de recherche d'emploi, congés divers et variés et... retraite !

Autrement dit, la retraite est une rareté mais aussi, quand elle existe, une continuité, dès lors que l'on cesse de raisonner à partir de la succession école – travail – retraite pour penser la vie en périodes intriquées d'activités, de formations et de répits, alternées ou simultanées tout au long de la vie. Ce qui impose de redéfinir rien moins que l'école, le travail et la retraite ! Sans oublier les liens entre activité et argent ! Ce sont ces pistes qu'évoquèrent entre autres Bernard Friot en 2010 avec *L'enjeu des retraites* ou Jean-Marie Harribey avec *L'alternative cachée* en 2013. Sans aller jusqu'au revenu d'existence, ces deux auteurs allaient déjà plus loin que l'actuel projet de réforme Delevoye, qui persiste dans la voie classique d'une retraite « troisième âge », après le premier de l'école prolongée, et le deuxième, de l'emploi raréfié. Nous sommes encore, on le voit, bien loin de la société à 5 générations qu'il nous faudrait pourtant inventer dès aujourd'hui !

### **3/ BOUCLER SA VIE**

Boucler sa vie professionnelle n'est en tout cas plus boucler sa « vie active ». C'est boucler une étape, aux deux sens de refermer, comme lorsque l'on boucle ses valises ou un dossier, et de nouer, comme le lacet que l'on boucle. Cette métaphore traverse les cycles de l'identité d'Erikson et mille autres références en psychologie des âges de la vie. Elle renvoie également aux « boucles rétroactives » de l'itération des conduites à projet théorisées par Jean-Pierre Boutinet. Elle apparaît dans les « liens circulaires » dont Laurence Ruiu-Renard va bientôt nous parler.

Boucler sa vie, à chaque étape cruciale de nos existences, c'est en extraire l'essence pour en trouver les sens. C'est souvent revisiter le passé, afin de s'y accommoder pour mieux le dépasser. Il semble bien en effet qu'il n'y ait pas de progression sans régression, comme on le sait en psychologie de l'enfant depuis longtemps, et comme on le découvre à présent tout au long de nos vies adultes devenues plurielles et kaléidoscopiques. Carl-Gustav Jung en eut l'intuition dans les années 1930, invitant à renouer, au milieu de vie, avec son *animus*, son *anima* et sa part d'ombre pour se rapprocher de l'*Ego* dont la *persona* nous a éloigné. Avant lui, Soren Kierkegaard inventa *La reprise*, nécessaire retour en arrière pour aller de l'avant. Car reprendre n'est pas répéter, c'est s'y prendre de nouveau, autrement. Et c'est de la dialectique entre reprise salutaire et répétition mortifère que nos caps de vie sont faits, à chaque fois : entrée dans la vie adulte, parentalité, milieu de vie, changements d'orientation, et... retraite.

Dans un bel ouvrage récent, intitulé *Rupture(S)*, Claire Marin évoque les déchirements qui recomposent nos vies. Déchirements amoureux bien sûr, mais aussi deuils, maladies, évènements ou non-évènements professionnels qui produisent leur effet de bascule. Elle évoque alors Bergson, montrant comment nous sommes faits d'un flux permanent de personnalités multiples virtuelles, successives, simultanées, entre lesquelles nous faisons un effort de tri permanent. Au risque de la dispersion ou de la fragmentation, certes. Mais aussi au bénéfice d'autres devenirs possibles, plus légers, qu'expriment nos désirs d'ailleurs. D'ailleurs, avez-vous remarqué que c'est parfois parce que l'ailleurs existe que l'ici reste possible ? C'est à ces ailleurs contenus ou réprimés que la retraite invite. C'est ainsi qu'en écho à l'âme irrésolue de Montaigne, toujours en apprentissage et en épreuve, Pierre Bergounioux nous suggère d'*Exister par deux fois*. La retraite en effet n'est-elle pas l'occasion d'exister par deux fois ? Ce sur quoi Bergounioux conclut : « On a tous les âges à chaque instant ».

Je vous remercie.